

expédier à l'avenir, ainsi que sur les réponses qui y seront faites. Quant à ceux qui pourraient douter de l'authenticité de ces documents nous les renverrons aux lettres de feu milord Sydenham qui parurent dans notre journal et où les fourberies les plus intimes de ce grand pêcheur furent tour à tour dévoilées. Que l'on compare ces révélations indiscrettes avec celles que les amis de ce personnage ont publiées après sa mort et nous consentons à perdre une bouteille de petit bière si ceux qui ont quatre doigts de nez ne déclarent point qu'il y avait dans nos écrits un peu plus que des conjectures. La publication posthume et officielle des lettres de notre vieil ami Poulet a donné toujours un tel croc en jambe à son habileté que sa réputation ne s'en relèvera jamais ; celui qu'on a vanté comme un homme d'Etat n'est plus aux yeux de la postérité qu'un rusé tripoteur de corruptions. (Quand nous disons *postérité* nous ne parlons pas de milliers de siècles, mais seulement de quelques trois ou quatre ans.) On sait que Lord Sydenham légua 500 louis à son digne secrétaire Murdoch pour écrire les principaux faits de sa vie. Si le pauvre gousteux avait su de quelle façon le légataire voulait s'acquitter de sa tâche il lui eût laissé 1000 louis pour ne rien dire.

Infortuné Poulet, si nous ne priions pas pour le repos de ton âme c'est que nous pensons que ce serait peine perdue ! Mais, sans autre digression, voici toujours la lettre du gouverneur général et si quelqu'un ne la croit pas véritable qu'il aille s'informer de son auteur.]

MON CHÈRE STANLEY,

Voici long-tems que je n'ai pu trouver une minute pour mettre la main à la plume à votre intention. La volonté ne me manquait pas, mais j'aurais voulu vous dire beaucoup et le fait est que je ne savais que dire. Il y a là quelque chose de singulier et que je ne puis m'expliquer ; pourtant, cela m'arrive fréquemment. Souvent il me semble que je pourrais écrire de fort beaux volumes si je m'y mettais ; j'éclipserais il me semble les auteurs les plus estimés ; je pourrais il me semble dire des choses nouvelles sur les voyages, traiter au mieux il me semble, mille sujets de haute politique ; poussé par l'enthousiasme, par le désir de la gloire ou le sentiment de ce que je me dois à moi-même, je prends la plume, je la trempe dans l'encre, mais, crac ! au moment où je l'applique sur le papier mes idées s'évanouissent, je ne sais par où commencer et je suis forcé de remettre mes chefs-d'œuvre à une autre fois ; c'est comme un sort. J'ai maintes fois questionné des écrivains là dessus ; ils m'ont tous dit éprouver au commencement le même phénomène mais aucun d'eux n'a voulu me révéler le secret dont ils se servent pour le faire disparaître. Mais, excellent Stanley, ce bavardage intime n'est de nul intérêt pour vous qui avez tant d'affaires privées, tant d'invitations de tout genre, tant de parties de plaisir dans notre cher Londres que c'est à peine si vous pouvez donner quelques instants aux affaires publiques ; comment donc pourrais-je espérer, moi pauvre exilé sur les bords sauvages des lacs de l'Amérique du Nord, que vous pussiez prêter quelque attention aux divagations que de tems à autre je pourrais confier au papier. Mais comme lors de mon départ pour cette terre lointaine vous m'avez témoigné le désir de savoir souvent des nouvelles de moi et de mes actes dans ce pays, je veux faire un effort et vous écrire régulièrement, au risque de voir mes lettres suivre dans la cheminée ou le panier aux chiffons les humbles requêtes que les infortunées colonies adressent à sa Majesté par votre entremise.

J'aurais désiré, cher ami, n'avoir que fleurs, que succès, que triomphes à vous décrire ; mais, jusqu'à présent, par malheur, il n'en est pas ainsi. Vous ne pouvez vous faire la plus mince idée de ma position actuelle ; placé entre une demi douzaine de partis qui chantent à pleine tête la loyauté, l'ordre, la paix, le bien public et qui pour le plus indifférent motif sortent avec tambours, sabres